

EDDY L. HARRIS

**Le Mississippi
dans la peau**



LIANA LEVI

**VAL DE TARDOIRE**

Eddy L. Harris a le Mississippi et Pranzac dans la peau

Enfant du Missouri et fils adoptif de Pranzac, l'écrivain américain livre «Le Mississippi dans la peau», récit miroir de son «Mississippi solo», trente ans plus tard. Le voyage intérieur d'un «amoureux de l'autre».

Henry GIRARD
h.girard@charentelibre.fr

Pranzac, Café de la Paix. Table cerclée de ronds de café tiède. Terrasse qui donne sur la route d'Angoulême et valse d'engins agricoles. C'est son bureau, en somme. «Je n'y peux rien, je ne peux pas écrire ailleurs qu'ici et sur mon banc, près du Bandiat.» Ici, Eddy L. Harris et son mère 93 ont toujours une main à claquer, une joue à biser ou un clin d'œil à partager: il connaît tout le monde, tout le monde le connaît. «On lui donne même du Monsieur le Maire», dit-on rieur à la table voisine. «Tu vois, cette fraternité, cette

Repères

1956. Eddy L. Harris naît à Indianapolis (Indiana).

1988. Parution aux États-Unis de son livre culte *Mississippi solo*.

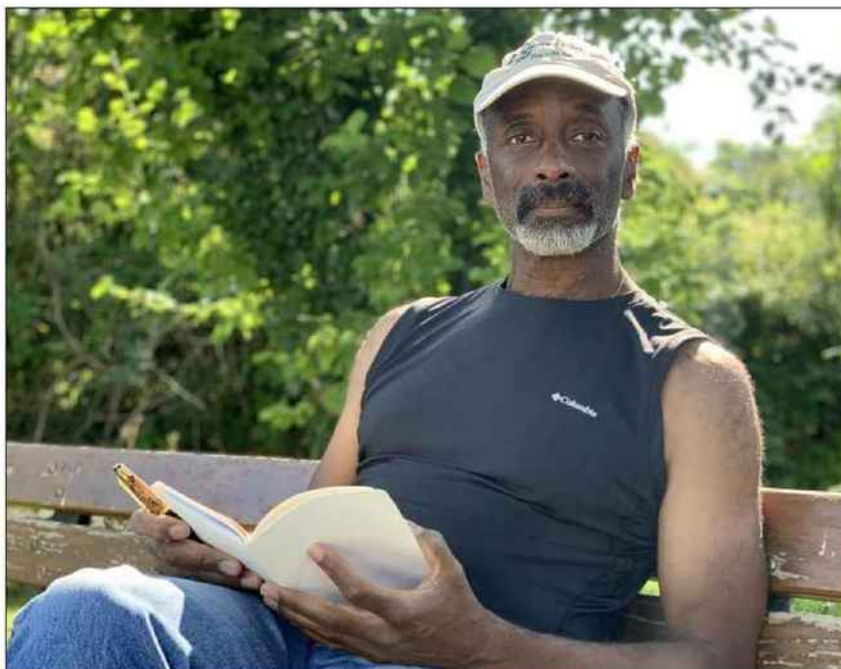
2000. Son livre *Harlem* sort en France (Liana Levi).

2005. Il s'installe en Charente.

2014. Eddy L. Harris descend pour la seconde fois le Mississippi, trente ans après son premier livre.

2020. *Mississippi solo* est traduit et sort enfin en France.

2021. Après un documentaire de son périple sur le fleuve, *Le Mississippi dans la peau* sortira le 2 septembre en librairies.



Sur son banc, près du Bandiat, Eddy L. Harris noircit des carnets de notes à longueur de journées.

Photo H. G.

solidarité, c'est ce que je ne trouve pas aux États-Unis», confie l'écrivain de son rire profond. C'est à cette table, d'ailleurs, qu'il a écrit *Le Mississippi dans la peau*. Un récit de voyage, 4.000 kilomètres en canoë, exactement comme son livre culte *Mississippi solo*, trente ans plus tôt, pour connaître en profondeur le poulx de son pays natal. Et, certainement, «les replis de [son] âme».

Sage farceur

Putain, trente ans! «Ça change un homme, avoue l'aventurier. L'important dans le voyage, c'est de regarder le départ et là, on se prend une bonne dose de vertige.» Des départs, il y en a eu une palanquée. La période africaine qui le conduisit en Tunisie puis, au hasard des visas obtenus, au Mali, au Zaïre, au Zimbabwe et en Afrique du Sud; les États-Unis du sud, à moto, dans «les racines du Noir américain»; Harlem et ses descriptions de la violence dont il tire une œuvre magistrale. «Partout, c'est le regard de l'autre qui te forge, qui te renseigne sur qui tu es, qui t'apprend, en même temps que tu arpentes le monde, à emprunter tes chemins intérieurs», analyse-t-il un peu

«
Mon monde, c'est Pranzac aujourd'hui, je crois ne jamais pouvoir trouver un village où je me sens aussi bien.

grave, avant de reprendre dans un immense éclat hilare: «Puis, ça t'apprend à éviter les cons!» Eddy L. Harris, trente ans après, toujours en deux visages: vieux sage un peu philo et gosse farceur prêt à croquer la vie à pleines dents. Trente ans, donc, et soudain le Mississippi n'est plus le même dans son œil qui a tant observé ailleurs. «Quand je refais la descente en 2014, Donald Trump, le futur Président, n'est pas encore élu mais déjà l'ombre plane. Ce qui est surprenant, c'est l'omniprésence de la question raciale même après les années Obama. Là-bas, je suis noir alors que la notion même de couleur de peau ne signifie rien pour moi. Dans la

culture américaine, par contre, c'est un marqueur de groupe que l'on théorise. On se rend compte que les Américains ont peur du monde, donc de l'autre, et ça transparait dans la politique.»

Alors en trente ans, Eddy L. Harris a pris ses distances, ne sachant plus très bien de quel côté de l'Atlantique danser, lui qui aime citer Francis Cabrel, en bon Franchouillard. «Je ne suis plus américain, je ne connais plus rien de la culture populaire moderne. Mais je ne serai jamais français, la preuve, j'en suis encore à me battre intérieurement pour comprendre la concordance des temps!» La langue, cette dernière frontière, c'est le plaisir de l'auteur qui aime s'aventurer dans l'italien ou même le hongrois et y voir «les seules raisons de construire une identité».

Apatride alors, depuis trente ans? «Mon monde, c'est Pranzac aujourd'hui, je crois ne jamais pouvoir trouver un village où je me sens aussi bien.» Bonne nouvelle, il paraît que le Bandiat, en canoë, c'est beaucoup moins long et bien plus facile que le Mississippi!

«Le Mississippi dans la peau» (Liana Levi), en librairies le 2 septembre prochain.



la Sem'aime

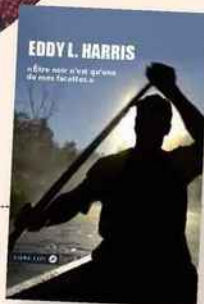
LES AVANT- PREMIÈRES DE L'ÉTÉ



On aime

EDDY L. HARRIS

ÉDITIONS LIANA LEVI



Le Mississippi dans la peau

Repères

► Eddy L. Harris est né à Indianapolis en 1956, tout près du Mississippi qui a tenu une grande place dans son enfance. Il a étudié à la Stanford University, beaucoup voyagé en Europe et sur le continent américain. Depuis 2007, il vit en France, dans le village de Pranzac en Charente. Les éditions Liana Levi ont publié *Mississippi solo* en 2020 après *Harlem* en 2006 et *Paris en noir* et *black* en 2009.

Dans les années quatre-vingt, personne n'aurait imaginé un Noir dans un canoë sur le Mississippi, encore moins qu'il descende ses 3780 km à la pagaie. Découragé de n'avoir pas réussi à devenir écrivain, Eddy L. Harris a pourtant réalisé cet exploit à trente ans, histoire de se vider la tête et de faire un point sur lui-même. *Mississippi solo*, sorti en 1988 aux États-Unis, a été un premier succès littéraire, qui a incité de nombreux jeunes à prendre leur destin en main et à suivre leur propre voie. Trois décennies plus tard, sous le deuxième mandat de Barak Obama, il décide de recommencer, dans le but de « se sentir encore vivant » et de prendre le pouls de l'Amérique. De la source étonnamment riquiqui du fleuve le plus puissant du monde jusqu'au golfe du Mexique, entre zones sauvages et zones urbaines, il note ses impressions, ses rencontres, les transformations de la nature, l'action du temps sur les lieux et

les hommes. La solitude est propice à une réflexion, sur l'Amérique, son histoire, la possible ou impossible adhésion de différents peuples à une identité nationale commune, l'esclavagisme, le racisme endémique ou la tragédie des Indiens. Le fait d'avoir élu par deux fois un afro-américain à la Maison Blanche est-il le signe d'une rédemption ou au contraire un signe avant-coureur de l'ère Trump ? Eddy L. Harris médite sur la beauté, créée par l'homme ou offerte par la nature, sur les nombreuses fonctions du fleuve, ses crues historiques, ses multiples dangers. Voici un extrait de ce récit dont l'objectif est de convaincre que tout est toujours possible, même pour un Noir.

Béatrice Arvet

En librairie
le 2 septembre 2021

La simplicité du premier voyage s'est depuis longtemps dissipée dans un passé irrattrapable. Je ne peux pas plus recréer l'aventure d'un homme inexpérimenté aspirant à descendre un grand fleuve que je ne peux revivre mon enfance en revenant sur ses traces, ce que mon père aimait faire quand j'étais jeune. Il m'emmenait visiter son ancien quartier, me racontait ce qu'il y avait vécu et me montrait à quel point son monde avait changé. Peut-être y avait-il aussi le désir de se remémorer et de toucher ce qui n'était plus. Dans ma prime enfance, on allait voir Omar Holly dans son atelier de réparation de vélos encombré et empussiéré. Quand j'étais plus âgé, on se glissait au Duck's Bar où il m'avait souvent emmené alors que je marchais à peine. Omar avait disparu depuis longtemps, et plus personne ne se souvenait de mon père, ni de moi. La dernière fois qu'on est passé devant en voiture, la porte était condamnée, tout le reste n'était que souvenir. Le lien qu'entretenait mon père avec ce qui avait été, quel qu'il fût, avait disparu pour toujours.

Si vifs étaient les détails et si forts les souvenirs et sensations du premier voyage que pendant près d'un an j'ai affirmé que si je devais recommencer, je pourrais repérer les lieux où j'avais campé et me rappeler exactement tout ce que j'avais fait et à quel endroit précisément. Je m'imaginai désigner les arbres que j'avais vus et reconnaître les gens dont j'avais croisé la route. J'ai découvert par la suite à quel point il est impossible de recréer un moment, de revivre le passé.

Lors de ma première descente, par une fin d'après-midi pluvieuse, alors que j'approchais de Saint-Louis, je m'étais retrouvé coincé dans l'enrochement d'une digue juste au-dessus d'Alton, dans l'Illinois. La nuit était presque tombée et l'obscurité avait fini par me sortir du fleuve. Les gros

12

quand même à l'esprit, inscrits dans ma mémoire de voyageur, dans l'âme de mon second voyage, comme ils feront toujours partie du premier et du fleuve, mais ils n'en seront ni l'objectif, ni l'obsession.

D'autres personnes, malveillantes ou bien intentionnées, seront là pour prendre leur place et peupler ce nouveau paysage. D'autres expériences y apporteront leurs couleurs. D'autres envies engendreront et détermineront les événements. Ce voyage-ci ne sera pas ce voyage-là. Pas une contrefaçon, mais une entité à part entière. Les rappels ne ressemblent jamais à l'original.

Chez ceux qui ont gravi l'Everest ou réalisé de grandes choses deux fois, trois fois ou plus encore, jusqu'à les banaliser, le véritable exploit a lieu à la première tentative. À la deuxième, réussie ou non, l'éclat se ternit un peu. Le frisson diminue. L'enjeu est moindre. Prouver qu'on peut le faire et prouver qu'on peut le refaire, ce n'est pas pareil.

Mark Twain le dit sans doute mieux en comparant le premier baiser à un cornichon coincé dans un bocal plein à ras bord. *Le premier est le plus difficile à extraire, le reste vient facilement.*

Mais encore une fois, deux baisers, deux ascensions et deux voyages ne seront jamais exactement les mêmes. On remarque des différences. On ressent, on éprouve différemment. Sinon, c'est qu'on n'y est plus, qu'on ne vit ou qu'on n'aime plus, et qu'on n'agit plus que pour la forme et par habitude, aveugle à soi-même.

Comme dit le proverbe, on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. Entrez dans le fleuve comme dans un quelconque moment du temps qui passe, et le fleuve et le moment s'enfuient aussitôt. Peu importe qu'elle se précipite en torrent ou qu'elle glisse oisive en prenant son temps, l'eau dans laquelle on entre et dont on sort ne sera plus

15



l'Agenda

rochers m'interdisaient d'installer un bivouac confortable, la pluie me glaçait, j'étais pitoyable. J'avais abandonné mon canoë au bord de l'eau et marché vers les seules lumières visibles. C'étaient celles de Piasa Harbor qui abritait une marina, un embarcadère et un petit magasin où l'on servait du café chaud. Un type imposant prénommé Wally tenait l'établissement qui portait son nom.

À mon arrivée, titubant, l'endroit était animé par des clients qui avaient l'air d'amis. L'ambiance était à la fête. On m'avait accueilli, réchauffé, abreuvé de café et autorisé à rester aussi longtemps que je le désirais. J'avais été associé aux conversations et aux blagues; on avait parlé et ri comme ça pendant une heure ou deux. J'avais entendu des histoires sur le fleuve et les fous qui vivaient sur ses rives, y travaillaient et parfois le descendaient en canoë ou sur d'autres engins délirants. Ils m'avaient paru aussi épris du Mississippi que je l'étais.

Ils n'avaient pas tiré le rideau avant mon départ et je n'étais pas parti avant d'être bien sec et que la pluie eût cessé pour me permettre de chercher sous les arbres un coin vaguement plat, pas trop rocailleux et humide, où planter ma tente et grappiller quelques heures de sommeil. La soirée avait été une longue et heureuse surprise. J'étais reparti avec le sentiment d'avoir noué cette nuit-là des amitiés qui lui survivraient longtemps.

Quelque temps plus tard, je suis retourné voir Wally et consorts. J'ai cru que la première fois n'avait été qu'un coup de dés. Il faisait jour, la boutique était pleine, on m'a poussé dans un coin. Personne n'avait le temps de se rappeler la franche rigolade de cette nuit-là, quand un grand type noir était sorti du fleuve en plein orage.

Un grand moment peut être un très bon moment, et même un moment très important, mais ce n'est qu'un moment. Comme un mariage qui part en vrille, quand c'est fini, c'est

13

fini. Il est impossible de le prolonger. De le falsifier. De le ressusciter. Un faux est un faux, un point c'est tout. Quant à tenter de revivre un grand moment, c'est comme attraper deux fois la même truite. Le poisson qui nous a donné du fil à retordre la première fois, n'est plus qu'un animal hébété la seconde. Le plaisir n'est plus le même.

Cette soirée d'été avait été un moment magnifique. Un parfait alignement de planètes. Mais un moment ne fait pas une amitié. Les amitiés sont comme les histoires. Il faut les dire, les redire et les redire jusqu'à ce qu'elles aient pris assez d'épaisseur pour durer.

Trente ans après, je n'irai pas à la recherche de Wally, ni des deux pêcheurs qui, juste après Madison, dans l'Iowa, m'ont appris à faire du feu avec du bois gorgé d'eau et laissé leur radio pour que j'aie la météo. Ni des chasseurs de canards qui m'ont offert leurs prises. Et certainement pas à la recherche des deux braves bouseux sudistes qui, déboulant dans mon bivouac un soir, m'ont tenu au bout de leurs fusils. Non, je n'essaierai pas de les retrouver, ni aucun de ceux dont j'ai croisé le chemin ou qui ont croisé le mien en m'offrant une bière, un repas, un café, une conversation, une histoire gaie ou une histoire triste et quelques bribes de leur vie, en ces moments où la lune, le soleil et les planètes s'étaient alignés pour nous réunir.

Ils remontent dans ma mémoire maintenant que j'y repense. Ils font partie de mon histoire, comme je fais partie de la leur; partie du chemin qui nous a menés là où nous en sommes, partie de ce que nous sommes. Les bonnes, les mauvaises gens, les gens oubliés appartiennent tous à ma vision du monde; ils expliquent certaines de mes décisions qui deviennent des expériences modifiant ma façon de voir les choses, dans un cycle sans fin. Aussi éphémères que des fantômes, je n'irai pas à leur recherche, mais je les aurai

14

quand même à l'esprit, inscrits dans ma mémoire de voyageur, dans l'âme de mon second voyage, comme ils feront toujours partie du premier et du fleuve, mais ils n'en seront ni l'objectif, ni l'obsession.

D'autres personnes, malveillantes ou bien intentionnées, seront là pour prendre leur place et peupler ce nouveau paysage. D'autres expériences y apporteront leurs couleurs. D'autres envies engendreront et détermineront les événements. Ce voyage-ci ne sera pas ce voyage-là. Pas une contrefaçon, mais une entité à part entière. Les rappels ne ressemblent jamais à l'original.

Chez ceux qui ont gravi l'Everest ou réalisé de grandes choses deux fois, trois fois ou plus encore, jusqu'à les banaliser, le véritable exploit a lieu à la première tentative. À la deuxième, réussie ou non, l'éclat se ternit un peu. Le frisson diminue. L'enjeu est moindre. Prouver qu'on peut le faire et prouver qu'on peut le refaire, ce n'est pas pareil.

Mark Twain le dit sans doute mieux en comparant le premier baiser à un cornichon coincé dans un bocal plein à ras bord. *Le premier est le plus difficile à extraire, le reste vient facilement.*

Mais encore une fois, deux baisers, deux ascensions et deux voyages ne seront jamais exactement les mêmes. On remarque des différences. On ressent, on éprouve différemment. Sinon, c'est qu'on n'y est plus, qu'on ne vit ou qu'on n'aime plus, et qu'on n'agit plus que pour la forme et par habitude, aveugle à soi-même.

Comme dit le proverbe, on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. Entrez dans le fleuve comme dans un quelconque moment du temps qui passe, et le fleuve et le moment s'enfuient aussitôt. Peu importe qu'elle se précipite en torrent ou qu'elle glisse oisive en prenant son temps, l'eau dans laquelle on entre et dont on sort ne sera plus

ou être en meilleure forme, au lieu de ce «hop-on-y-va» de dernière minute, un peu comme la première fois: sans compétence, sans entraînement, un-deux-trois-c'est parti.

J'aurais peut-être dû retenir l'aventure plus jeune. Même si, dit-on, de nos jours, on est à quarante ans comme à trente et à cinquante comme à quarante, soixante ans ça reste soixante ans. Ils ont roulé leur bosse ces vieux os, ces vieilles articulations, ces vieux muscles. Trente ans entre deux exploits, c'est long.

Au pourquoi de mon premier voyage, il m'arrive de répondre que c'était une sorte de tentative passive de suicide. J'ai vu trop d'amis au bout du rouleau et connu trop de disparitions par suicide pour dire cela à la légère, mais après huit longues années d'échec comme écrivain, c'est ainsi que cela m'était apparu, à moi à qui tout avait réussi sans difficulté jusque-là. Je me sentais vraiment au bout du rouleau, ou pas loin.

Rien ne vaut mieux pour surmonter des difficultés que des difficultés plus grandes. Seul un effort intense et prolongé peut vous arracher à vous-même. Vous n'avez ni le temps, ni le luxe de vous apitoyer sur votre sort. La routine quotidienne du canoë – un coup à droite, un coup à gauche, éviter les rochers et les barrages, guetter les barges, être sur le qui-vive – vide la tête et devient une méditation autant qu'un effort. Tandis que l'on paye, que l'on cherche du bois, que l'on allume le feu et que l'on se prépare à manger, on est environné d'une beauté et d'une sérénité intenses. Le cerveau a été effacé et gravé à nouveau par les événements du jour. L'esprit est affûté, les souvenirs sont frais, le corps épuisé, on dort du sommeil du nourrisson. Sens et beauté sont dans la routine.

C'est la beauté que je cherche cette fois, pas celle de la routine mais celle cachée qu'on ne voit pas toujours, que

17



ce soit dans le calme, la nature ou un sourire, le mien aussi parfois.

La nature est un antidote à la mort de l'âme, aux bruits incessants qui engourdissent. Dans la nature, on est mis à nu, on se dépasse et on est porté au-delà de l'organisé et du prédéterminé, vers ces instants où rien n'est prédestiné, où tout dépend de chaque décision prise, tout est aventure, même le silence. Sous les pas, chaque craquement de brindille surprend. Chaque bruit venant des bois ou du fleuve dans la nuit est plus étrange que le précédent. L'obscurité n'est jamais aussi obscure.

Le fleuve peut rendre nonchalant, bercer de l'illusion qu'on est à la manœuvre, que la tâche est facile, que l'on contrôle quelque chose, soi-même peut-être. Et soudain, c'est la bagarre. Le vent se lève. On veut tenir un cap, mais la bise et le courant ne l'entendent pas ainsi. Qu'on lutte trop, qu'on s'entête ou se surestime, qu'on refuse de changer d'avis ou de lâcher prise, on s'épuise et on n'avance pas. Au mieux, on se retrouve dans une situation ridicule, au pire très précaire et périlleuse.

Mais on est en vie. Tandis que l'on se bat contre le vent, la pluie et les grosses vagues, que l'on admire les pélicans et les oies, les loutres, les castors et les tortues serpentine, que l'on se recroqueville au cri du loup, on sent son cœur battre d'excitation. On l'entend cogner.

Ce qui surprend ici à la source du Mississippi, c'est le silence, qui n'est pas tout à fait le silence. C'est un bruit différent, plus doux, plus calme. Qui soulage plus qu'il ne dérange, qui met l'esprit au repos et provoque la pensée plutôt qu'il ne l'entrave.

Le fleuve murmure doucement au-dessus des herbes des hauts-fonds. Il roucoule sur les rocs semés sur son passage. Chaque obstacle, chaque objet en s'animant émet un son.

18

Les peupliers sur la falaise font bruisser leurs feuilles. Un frelon vrombit aux oreilles.

Un vol d'oies sauvages descendant hiberner au sud passe dans le ciel. Une solitaire s'écarte du groupe, même vol, trajectoire différente. Les yeux clos, on rêve avec elle de la voie qu'on a choisie. Les yeux fermés on lui souhaite bonne chance. On compte les pulsations de son propre cœur.

J'entends le mien qui me parle. Face aux choix à faire et aux décisions à prendre, j'ai découvert qu'il me révèle à moi-même. En répondant à l'impulsion de faire ou de ne pas faire et comment, j'apprends qui je suis.

Je veux vivre délibérément, comme Henry Thoreau, conscient de chacune de mes pensées et de chacun de mes choix. Il ne s'agit ni de confort, ni de souffrance, ni de privilégier l'un ou l'autre, mais de me sentir vivant, sous quelque forme ou manifestation que ce soit, sincèrement, sans fard, ni excuse. Ici, il faut choisir et assumer, comme toujours. Impossible de se mentir à soi-même.

"[...] vivre délibérément, ne faire face qu'aux faits essentiels de la vie, et voir si je ne pouvais pas apprendre ce qu'elle avait à enseigner, et non découvrir, quand je viendrais à mourir, que je n'avais pas vécu."

Alors que ma vie commence à s'étioler, je veux me sentir vivant une fois encore. Je veux toucher de mes yeux et de mon âme la beauté, ce miroir du spectateur que sont sous toutes leurs formes l'art et la nature quand ils font vibrer une corde intime. Ils vous racontent votre propre histoire qui n'est pas que personnelle. Le long du fleuve, celle de l'Amérique est à l'affût.

Trente ans après mon premier voyage depuis la source jusqu'à l'embouchure du Grand fleuve, je reviens. Le fleuve

1. Henry David Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois*, trad. Jeanne Chantal et Thierry Fournier, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1985, p. 79. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

19